

un moyen quelconque, avant d'être utilisée.

Ce qui a beaucoup contribué à généraliser l'emploi de la paille en guise de litière, c'est qu'elle se trouve généralement à la portée des cultivateurs. C'est, une des plus bien-faisantes provisions de la nature, dit un célèbre agronome, que celle par laquelle elle fait retourner à la terre, pour y produire une nourriture nouvelle, la tige qui a porté le pain du cultivateur. Aussi, malheureux ajoute-t-il le cultivateur qui ne rend pas la paille à la terre, qui la brûle ou la vend, ou la gaspille, lorsqu'il n'a pas le moyen de donner à la terre une compensation suffisante.

Du reste, la valeur de la paille est généralement et depuis longtemps appréciée; nous n'en voulons pour preuve que le prix élevé auquel elle est généralement cotée sur nos marchés. Si le cultivateur vend sa paille à cause des prix élevés, qu'il emploie au moins l'argent qu'il retire de la vente à acheter des engrais.

La paille possède peu de qualités nutritives et, comme telle, ne peut guère être utile au bétail qui s'en nourrit. Elle n'est guère propre à servir de lest et, sous ce dernier rapport, il peut être très-avantageux d'en abandonner chaque jour une certaine quantité aux animaux, qui alors digèrent infiniment mieux les aliments qu'on leur administre. Mais que l'on ne s'y trompe pas, cette addition ne dispense aucunement de distribuer au bétail une nourriture suffisante et substantielle; ce n'est qu'à cette condition qu'on peut en espérer une action favorable.

Si la paille est donnée, comme nourriture au lieu de servir comme litière, il est bien difficile de maintenir les animaux dans un état de propreté convenable, à moins que les étables ne présentent une construction particulière ou que l'on ne dispose d'autres matières propres à la remplacer. En outre, les excréments privés de litière se recueillent avec difficulté, leur transport est infiniment moins commode et leur répartition s'effectue avec moins de régularité.

La quantité de litière est subordonnée à celle des fourrages administrés, ainsi qu'à la nature des aliments et à l'état de excréments. Plus la nourriture sera copieuse et plus aussi elle sera aqueuse, plus la proportion de litière devra être élevée. Cette proportion doit aussi varier avec la fluidité des excréments, et l'on comprend alors que les bêtes bovines exigent une litière plus abondante que le cheval. Les moutons, dont les excréments sont généralement secs, n'ont besoin que d'une quantité minime de litière, celle nécessaire à l'absorption des urines qui, chez ces animaux, sont peu abondantes.

On conçoit aisément qu'il nous est impossible de donner des indications précises sur la quantité de litière, en un mot de fournir des chiffres, car ceux-ci sont variables. Tout ce que l'on peut dire de plus général à cet égard, c'est que la quantité de litière doit toujours être suffisante pour absorber toutes les déjections liquides. Lorsque la paille est donnée à profusion, qu'il y a excès, on obtient à la vérité une plus forte masse de fumier, mais celui-ci est doué de moins de propriétés; il possède moins d'énergie et ne produit pas sur les récoltes des effets aussi favorables qu'un fumier où les proportions ont été judicieusement combinées.

La pénurie de litière est surtout très-préjudiciable dans les fermes où aucune disposition n'est prise pour éviter la déperdition des engrais liquides. Par son mélange avec les excréments du bétail, la paille gagne considérablement en poids, et l'on peut dire, sans exagération aucune, que par cette union son poids est triplé, ce qui influe d'une manière très-prononcée sur l'augmentation et la masse générale des fumiers.

Comme ce sont les excréments des animaux qui font la bonté des fumiers, on doit disposer la litière de manière à ce qu'il s'en perde le moins possible; ainsi on en mettra davantage sous les pieds de derrière que sous les pieds de devant, et on n'en mettra point du tout sous les râteliers et dans les allées des étables. Cette disposition est de plus commandée par la manière de se coucher des animaux, qui, dans ces cas, s'appuient beaucoup plus sur leurs parties postérieures.

Cette observation ne s'applique pas cependant aux moutons et aux cochons, puisqu'ils restent libres dans les bergeries ou dans les parcs, et qu'ils se couchent où ils veulent. Pour eux, il faut couvrir entièrement le sol de litière.

Pour faire la litière on dit-perçé, également la paille dans toute la partie qui en doit être couverte, au moyen d'une fourche qui la prend sur le tas dont on a à disposer; ensuite on fortifie le bord extérieur par une seconde dispersion. Il ne doit pas y en avoir moins de six pouces d'épaisseur dans ce bord, qu'on relève pour la propreté, au moyen du manche de la fourche. Cette manière de préparer la litière est employée chez de grands éleveurs d'animaux. Sans doute on ne doit pas exiger la même perfection dans les écuries et les étables de nos cultivateurs; mais on peut, sans un plus grand emploi de temps, en approcher suffisamment. C'est vers cette approximation que nous voudrions que les cultivateurs tendissent davantage.

Lorsqu'il arrive parfois que les pailles récoltées sont insuffisantes pour procurer à tous les animaux une litière convenable, on doit, dans ces circonstances, pour remédier à cette pénurie, utiliser les feuilles d'arbres, fougères, ou employer du sable, des sciures de bois, de la tourbe, des terres rapportées, etc.

Les feuilles des arbres se laissent moins facilement pénétrer par les liquides que la paille des céréales; leur tissu se prête moins à une prompte absorption des fluides, et par suite leur décomposition s'opère bien plus lentement. La fermentation se trouve ainsi retardée, et il en résulte que l'on doit attendre davantage la bonification des fumiers, et que le moment de leur emploi est reculé. Cette résistance que les feuilles présentent à une rapide pénétration des liquides est un grave inconvénient; car ceux-ci, n'étant pas absorbés par la litière, s'échappent et se perdent inutilement.

Pourtant les feuilles constituent une ressource dans certaines circonstances, mais on peut dire que, généralement, elle n'est qu'à la portée du petit cultivateur qui utilise la main-d'œuvre de la famille, et ne porte pas en ligne de compte les journées consacrées à la récolte de cette litière; les conditions sont toutes différentes pour celui qui, pour opérer ce travail, doit recourir aux étrangers.

Parmi les feuilles de nos bois, il en est, qui renferment un principe nuisible à la végétation, telles sont les feuilles du chêne; il faut alors avoir la précaution de ne les transporter sur les terres que lorsqu'elles ont été mélangées parfaitement avec les excréments, et lorsqu'elles ont subi une décomposition complète; autrement on exposerait les récoltes à en éprouver de fâcheux effets.

La végétation qui se développe sous les arbres est un indice de la valeur de leur dépouille; et à ce titre, les aiguilles des pins et des sapins méritent une mention spéciale. Toutefois ces dépouilles, comme celles des arbres feuillus, ne se décomposent qu lentement et retardent la fermentation des fumiers qui doivent être conservés en tas plus longtemps que si les excréments eussent été mélangés à de la paille; mais lorsque le mélange a eu lieu, que les phos-